

PIERRE BERGÉ

**La nuit va
bientôt tomber**

ENTRETIENS
AVEC JOËLLE GAYOT

suivi de

**L'encre,
c'est le sang**

CONVERSATIONS
AVEC LAURE ADLER

nrf

GALLIMARD

LA NUIT VA BIENTÔT TOMBER
sui vi de
L'ENCRE, C'EST LE SANG

PIERRE BERGÉ

LA NUIT
VA BIENTÔT
TOMBER

Entretiens avec Joëlle Gayot

suivi de

L'ENCRE,
C'EST LE SANG

Conversations avec Laure Adler

nrf

GALLIMARD

*Madison Cox tient à remercier chaleureusement Danièle Jabelot
de l'aide précieuse apportée à la réalisation de cet ouvrage.*

*Cet ouvrage est issu, en partie,
des entretiens de l'émission « À voix nue »
produite par Joëlle Gayot et diffusée sur France Culture en 2016.*

*Des extraits de L'encre, c'est le sang ont initialement paru
dans le numéro 5 de la revue L'Entretien,
publiée par les éditions du Sous-sol, en mars 2018.*

Avant-propos

Avait-il besoin de se confier ? Lui fallait-il, avant de mourir, mettre des mots sur ce qu'il fut, sur ce qu'il fit ? Dans les dernières années de sa vie, Pierre Bergé a voulu prendre la parole.

On connaissait de lui l'apparence : le grand patron de haute couture, l'ex-directeur de l'Opéra de Paris, l'ami fidèle de François Mitterrand, le fondateur du Sidaction, le militant du Mariage pour tous, le mécène qu'institutions, festivals, artistes n'hésitaient pas à solliciter. On savait qu'il était de ces esprits éclairés que beaucoup venaient consulter pour sa sagesse, son expérience, son intuition. Et aussi pour ces sonnets de Louise Labé, ces vers d'Apollinaire qu'il connaissait par cœur et glissait sans prévenir au détour d'une phrase. Et encore pour l'originalité et la liberté de penser d'un homme qui disait fuir les gens normaux, excréter le conformisme et préférer aux autoroutes trop monotones les chemins buissonniers.

Ce livre qu'il a relu avant sa mort, survenue le 8 septembre 2017, n'est donc pas une autoroute qui filerait en ligne droite. Plutôt un entrelacs de voies dérobées qui mènent à l'intime, s'aventurent au-delà des clichés qu'il avait en horreur, loin du personnage public, médiatique et médiatisé.

C'est un livre accompli en deux temps et deux conversations. Elles ont convergé l'une vers l'autre pour finalement se rejoindre.

Fidèle à son habitude de cloisonner, comme Mitterrand, ses activités, Pierre menait parallèlement avec chacune d'entre nous des entretiens sans que nous le sachions. Le premier faisait suite à l'enregistrement de *À voix nue* sur France Culture, le second était né de son désir de s'exprimer sur sa passion des livres quelques semaines avant la vente de sa bibliothèque. De part et d'autre, les rendez-vous ont été nombreux et se sont poursuivis jusqu'à la fin de ce qu'il savait être son dernier été.

Un jour il nous a parlé, à chacune, de l'autre entretien en se sentant un peu coupable de ne pas nous en avoir averties plus tôt! Nous avons éclaté de rire. Il ignorait que nous étions amies. C'est donc avec bonheur et son assentiment que nous lui avons proposé d'en faire un seul texte : le sien.

L. A. & J. G.

La nuit va bientôt tomber

La nuit va bientôt tomber, le crépuscule est là mais j’y vois encore assez pour fouiller dans ma mémoire et rabouter les morceaux épars. Le mieux est de commencer par le début : je suis né sur une île – île d’Oléron – et j’ai toujours aimé cela comme j’aime les endroits secrets, protégés, mystérieux. Mon père était employé aux contributions indirectes, ma mère institutrice. C’était leur premier poste et c’est là qu’ils se sont connus. Nous ne sommes pas restés si longtemps que cela dans l’île et, après un court séjour près de Niort où mon frère Michel est né, nous sommes arrivés à Lisieux. C’est de là que date mon goût pour la Normandie, les champs de pommiers, les aubépines, les chemins bordés de haies qui s’enfoncent dans les terres. C’est de là que date mon goût pour la musique puisque, même si j’étais loin d’être doué, j’ai appris le solfège et à jouer du violon. C’est de là que date mon goût pour l’écriture puisque c’est là que j’ai découvert *David Copperfield* de Charles Dickens. C’est de là que date mon goût pour la politique puisque pendant la guerre d’Espagne, mes parents, très engagés aux côtés des républicains espagnols, ne manquaient pas d’écouter à la radio – on disait la TSF – les nouvelles de cette guerre, et qu’ils avaient en évidence une photo de Sébastien Faure, théoricien anarchiste, et une de Louise Michel.

À propos de Dickens, un jour que ma mère m’avait envoyé faire des courses à l’épicerie, je découvris avec émerveillement

que l'épicière me rendait la monnaie qu'elle sortait d'une boîte à cigares qui portait le frontispice de Charles Dickens. Je n'eus de cesse qu'elle me la donnât, ce qu'elle fit avec une grande gentillesse, et je rentrai chez moi fier de ce trésor dans lequel je rangeai avec soin mes autres trésors. C'est-à-dire quelques cartes postales, des lettres de ma grand-mère, des primevères que j'avais fait sécher. Puis survint la guerre et, en 1940, nous partîmes sur les chemins de l'exode chez mes grands-parents qui habitaient à côté de Royan. On devine que je n'ai pas laissé la boîte à cigares ni *David Copperfield*.

P. B.

ENFANCE

JOËLLE GAYOT : *Commençons, si vous le voulez bien, par votre enfance. Où et quand êtes-vous né ?*

PIERRE BERGÉ : Je suis né le 14 novembre 1930 dans une école, à Arceau, sur l'île d'Oléron. Mes premiers souvenirs se confondent avec l'odeur de la craie et de l'encre violette. J'ai vécu dans cette école jusqu'à l'âge de neuf ans. Je me demande si elle existe encore. Le dimanche, la cour nous appartenait, à moi ainsi qu'aux autres enfants d'instituteurs. J'en connais encore un, il me téléphone, il vient parfois me voir. Ma mère a été mon institutrice. Je suis resté un an dans sa classe et ce n'est pas un bon souvenir. Elle se croyait obligée, probablement à juste titre, d'être plus sévère avec moi puisque j'étais son fils. Mais c'était une bonne enseignante, comme me l'ont assuré certains de ses élèves que j'ai revus depuis.

J. G. : *Est-ce elle qui vous a appris à lire ?*

P. B. : Non, je ne l'ai eue qu'après la maternelle. D'ailleurs,

j'ai appris à lire tôt et, avant même de savoir les lettres, je connaissais les notes.

J. G. : *Quelle personne était votre mère ?*

P. B. : Elle adorait la musique et elle avait d'ailleurs une voix formidable. J'ai souvent regretté qu'il n'y ait pas eu, à l'époque, d'appareils enregistreurs parce que aujourd'hui j'aurais une trace de son talent. Elle a failli en faire sa profession et abandonner l'enseignement pour devenir chanteuse professionnelle. Elle participait parfois à une chorale laïque. C'était une vraie soprano lyrique. Je ne suis pas la voix du sang, je n'ai pas de problème de famille. Si je dis que ma mère avait une voix extraordinaire, c'est qu'elle avait une voix extraordinaire. Je sais de quoi je parle. Elle avait un souffle incroyable. Elle était passionnée d'opéra.

J. G. : *Venait-elle avec vous à l'opéra Bastille lorsque vous en étiez le président ?*

P. B. : Oui. Parfois avec moi, parfois avec ses amis. Lorsque j'ai dirigé les lundis de l'Athénée, elle était présente chaque fois que se tenait un récital. Son goût était très sûr. Son amour de la musique a été ma chance. Grâce à elle, j'ai étudié et pratiqué le solfège pendant dix ans. Je sais lire une partition. Mais quelqu'un d'autre a aussi compté dans mon apprentissage. Vers l'âge de dix ou douze ans, j'ai fait la rencontre d'un homme formidable, enseignant d'allemand à la retraite qui, lui aussi, a été déterminant dans mon éveil à la musique. Il s'appelait Victor Riemer et avait été le professeur de Sartre en 1914 lorsque ce dernier vivait à La Rochelle. Je lui dois beau-

coup. Il m'a appris la poésie. Si je sais par cœur des poèmes en allemand, c'est grâce à lui. On écoutait des disques ensemble. Ce n'était pas le temps du microsillon, et c'est chez lui que j'ai entendu pour la première fois la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, les *Variations Goldberg*, *Don Giovanni*, Monteverdi ou Schubert. C'est chez lui que j'ai développé ce goût de la musique qui jouera, par la suite, un rôle essentiel dans ma vie.

J. G. : *Enfant, avez-vous appris à jouer d'un instrument ?*

P. B. : J'ai appris le violon parce que ma mère l'aimait. Elle a voulu que j'apprenne à en jouer dès l'âge de cinq ans. Un violon, ça coûtait moins cher qu'un piano. Ça prenait moins de place et peut-être que c'était aussi, à ses yeux, un objet poétique : on voyage avec son instrument. Le violon, c'est un quart, un moitié, un entier. J'étais tellement petit que même le quart était trop grand pour moi. Il a fallu trouver un violon qui avait été fabriqué pour un petit virtuose, ce que je n'étais pas. J'en ai fait pendant des années. Une catastrophe ! J'ai détesté ça parce que je savais que je n'étais pas bon. Il est trop tard pour faire des reproches mais je pense que ma mère a eu une très mauvaise idée. Et je regrette encore aujourd'hui de ne pas avoir appris le piano. Même en étant moyennement doué, on peut obtenir des résultats au piano tandis qu'au violon, c'est impossible. Quand j'ai essayé de m'y mettre, c'était trop tard, j'avais autre chose à faire. Tout ça, c'était gâché.

J. G. : *À quoi ressemblaient vos journées de petit garçon ?*

P. B. : Je passais beaucoup de temps dans les livres. J'adorais ça. C'était ma nourriture. Comme ma famille était très libérale, je pouvais lire n'importe quoi. Tout m'était autorisé. Un jour ma mère m'a dit : « Si tu veux lire ce livre, tu le peux, je ne t'ai jamais rien interdit, mais à ta place, j'attendrais encore deux ou trois ans. » Je l'ai remis sur son étagère. C'était *L'Amant de lady Chatterley*. J'avais dix ou onze ans. J'étais en effet un peu jeune ! Par contre, j'ai lu *David Copperfield* à l'âge de neuf ans et *Guerre et Paix* à quatorze ans. Vous savez, à l'époque, on ne parlait pas des surdoués. On ne les connaissait pas. Avec le recul, je suis persuadé que j'en étais un. Je m'ennuyais en classe. À tort ou à raison, je pense que j'étais vraiment un enfant surdoué. Je ne prends surtout pas ça pour une qualité. Les vrais surdoués (j'en connais) n'ont pas fait carrière mieux que les autres et ça ne leur apporte rien de plus.

J. G. : *Mais aimiez-vous retrouver des copains, sortir en bande avec eux ?*

P. B. : J'avais des amis. Mais je préférais la lecture ou la musique aux relations avec des adolescents de mon âge. Et puis, vraiment, je refusais les études et l'école. Je suis sûr que j'aurais été plus à l'aise si j'avais pu être dans un établissement où on pratiquait l'enseignement à la façon des nouveaux pédagogues, comme Maria Montessori ou Célestin Freinet.

J. G. : *Le goût de l'art, dont vous avez été très vite saisi, a-t-il découlé de cet ennui ressenti à l'école ?*

P. B. : Oui. En fait, ce que l'école et les amis ne m'apportaient pas, j'allais le chercher dans l'art. De toute façon, très tôt, j'ai su que je ne voulais pas d'une vie dans la norme ou la conformité. Alors que mes parents rêvaient sûrement pour moi d'une carrière d'avocat ou de notaire, j'ai décidé de prendre les chemins de traverse et de venir à Paris. Comme ils étaient tous deux formidables, ils ont compris et m'ont encouragé. Ils ont sollicité leurs amis, m'ont trouvé une chambre et m'ont envoyé un peu d'argent tous les mois. J'ai eu beaucoup de chance dans la vie, je mesure ma chance. Je la mesure même aujourd'hui.

J. G. : *La chance, ça se construit ? Ça se saisit au bond ?*

P. B. : Je suis de ceux qui croient qu'on fabrique son destin. Je suis de ceux qui méprisent, un peu, ceux qui attendent que le destin vienne se coucher à leurs pieds et les leur lécher. Ça, ça n'existe pas. Le destin, il faut le prendre au collet et le courber.

ANARCHISME

JOËLLE GAYOT : *De quelle manière l'anarchisme, qui sera si décisif, si fondateur et si structurant pour vous, est-il entré dans votre vie ?*

PIERRE BERGÉ : Mes parents, ma mère surtout, étaient très engagés politiquement. J'ai suivi leur mouvement sans savoir avec clarté derrière quoi je me rangeais. J'ai eu la chance de ne pas avoir des parents Croix-de-Feu, parce que je les aurais peut-être suivis de la même manière. Les gens oublient toujours de dire qu'on est très peu responsable de ses choix, surtout quand on vous les indique depuis votre enfance.

J. G. : *Vous êtes né entre deux guerres également épouvantables. Cela s'est-il inscrit en vous d'une façon ou d'une autre ?*

P. B. : Bien sûr ! Ça a fait de moi un militant. C'est assurément vrai. Je suis né entre deux guerres et mes parents étaient tous deux d'obédience anarchiste. J'ai entendu chez moi le procès de toutes les guerres. J'ai entendu surtout, répétée mille fois, cette phrase de Bertrand Russell, le philo-

sophe anglais : « Aucun des maux qu'on évite par la guerre n'est aussi grand que la guerre elle-même. » Il faut réfléchir à ces propos. Ceux qui disent que les guerres sont parfois nécessaires se trompent. Il n'y a pas de guerre juste. La guerre, c'est sale et ce n'est jamais nécessaire. Cette conviction est profonde, elle vient de mon enfance. Elle est peut-être excessive mais je l'assume dans un contexte où il est de bon goût de détester le pacifisme. Bien sûr, je n'ignore pas qu'il y a le pacifisme qui est tombé dans la collaboration, mais ce n'est pas celui dont je parle. Je ne parle pas de ces faux pacifistes qui ont choisi le camp de la guerre. Je parle de ceux qui préfèrent la paix. Pas le *Si vis pacem para bellum* mais le *Si vis pacem para pacem*. C'est très naïf mais c'est ainsi.

J. G. : *Avoir des parents militants, concrètement, qu'est-ce que cela impliquait pour l'enfant que vous étiez ?*

P. B. : Ça veut dire que j'ai commencé mon enfance et mon adolescence en révolté. À six ans, j'écoutais à la TSF chaque jour, religieusement, des nouvelles de la guerre d'Espagne. J'accompagnais mes parents lorsqu'ils allaient jeter des vêtements et des livres dans l'Ariège, au-dessus du camp du Vernet où étaient emprisonnés les républicains espagnols. J'accompagnais ma grand-mère paternelle, à Auterive, à côté de Toulouse, dans une cantine qu'elle avait faite pour ces républicains. Mes parents avaient même entrepris d'adopter un petit Espagnol. Ils avaient entamé les démarches dans ce sens et ne les ont interrompues que parce que, heureusement, l'enfant a retrouvé sa famille.

J. G. : *C'est un engagement qui allait très loin !*

P. B. : Bien sûr, ils étaient très militants, ils ne faisaient pas les choses à moitié.

J. G. : *Aviez-vous des conversations politiques avec eux ?*

P. B. : Oui, on discutait. Grâce à eux, à douze ans, j'ai fait la connaissance du théoricien anarchiste Sébastien Faure. Il avait créé un journal, *Le Libertaire*, et publié ce qu'on a appelé l'*Encyclopédie anarchiste*. Il est mort en 1942, à Royan. Nous sommes allés voir sa veuve, Blanche Faure. Pour m'accompagner dans mon apprentissage, elle m'a alors donné l'édition de cette encyclopédie qui appartenait à son mari. J'ai toujours avec moi les volumes personnels de Sébastien Faure. Ils sont au nombre de quatre. Et puis, à dix-sept ans, j'ai interrompu, seul, un meeting pour de Gaulle qui se déroulait à la salle du conservatoire de La Rochelle. J'ai demandé la parole, je suis monté sur la scène et j'ai failli me faire casser la gueule. Je n'ai dû mon salut qu'à *La Marseillaise*. Quinze jours plus tard, pour me soutenir, la Fédération anarchiste a organisé un grand meeting qui s'appelait « Réquisitoire contre de Gaulle » où j'ai pu m'exprimer en public. Je suis anti-gaulliste. Je l'ai toujours été. Le 18 juin 40, mes parents étaient anti-pétainistes et anti-gaullistes.

J. G. : *Vous ne gardez et vous ne sauvez rien chez de Gaulle ?*

P. B. : Si, je lui reconnais beaucoup de choses. Comme celle d'avoir été pour François Mitterrand le seul adversaire à sa mesure (et vice versa). Mais il a dit une chose qui fait

que je ne peux pas être gaulliste. Il a dit : « Pourquoi voulez-vous qu'à soixante-sept ans je commence une carrière de dictateur ? » Je ne peux pas entendre ces mots sans avoir envie de répondre : non, non et non ! Quand on peut fabriquer une constitution qui vous donne tous les pouvoirs, on *est* un dictateur. Et c'est ce qu'a fait de Gaulle, avec Debré. Il s'est octroyé tous les pouvoirs ! Y compris celui de se faire projeter à l'Élysée à 18 heures les informations qui devaient passer à 20 heures au journal télévisé.

J. G. : *Il avait vraiment les infos deux heures avant ?!*

P. B. : Oui ! Vous ne saviez pas ça ? Deux heures avant on lui présentait les actualités. Et il avait un droit de veto. C'était l'ORTF, c'était l'État !

J. G. : *C'est important ce que vous racontez, cette action contre de Gaulle, vos parents qui jetaient les livres par-dessus les murs de la prison, votre grand-mère. Votre grille de lecture, vos lunettes pour regarder le monde, ce sont vraiment celles de l'anarchisme ?*

P. B. : Mais oui, l'anarchisme est mon humus ! C'est pour cela que la lecture du livre de Fernando Pessoa, *Le Banquier anarchiste*, a été si importante et reste pour moi, encore aujourd'hui, un sujet de stupéfaction. Je pourrais reprendre mot pour mot ce qui y est écrit : « Vous savez, Monsieur, on dit que vous étiez anarchiste dans votre jeunesse. — Qui vous dit que je ne le suis plus ? » C'est moi ! À l'heure qu'il est, des décennies plus tard, et même si j'ai emprunté des voies qui semblent s'en éloigner, je revendique plus que tout cet anarchisme de ma jeunesse.

Il me fonde. Il me structure. Il me définit. Je sais que c'est la chose la plus digne du monde, que le reste n'est que compromission. L'anarchie, c'est l'absence de compromissions.

J. G. : *Quand vous étiez adolescent, il ne devait pas y avoir beaucoup de gamins anarchistes dans les collèges et les lycées. J'imagine que vous avez fait savoir que vous l'étiez. Faisiez-vous du prosélytisme ?*

P. B. : Bien sûr ! J'ai toujours fait du prosélytisme pour mes idées politiques.

J. G. : *Et vous argumentiez ? Vous aviez de quoi étayer vos propos ?*

P. B. : À seize ans j'avais lu les théoriciens anarchistes : Jean Grave, E. Armand, Max Stirner, Pierre Kropotkine, Lapeyre. J'avais lu Mikhaïl Bakounine, Sébastien Faure. C'était une affaire très sérieuse.

J. G. : *Lire à dix-huit ans, et même bien avant, tous ces penseurs anarchistes, devait parfois être ardu. Est-ce qu'ils ont déclenché chez vous le désir d'aller voir de plus près ce qu'il en était de la philosophie ?*

P. B. : Bien entendu. Mais lire ces penseurs vous met surtout à l'abri ou plutôt à l'écart du marxisme. Nous savons que tous les philosophes construisent quelque chose. Certains, comme Platon, ont laissé un grand nom. Mais aucun n'a su ou pu, comme l'a fait Karl Marx, transformer la vie d'autant de gens, bouleverser autant de pays

et de structures. Il n'existe pas de philosophe qui, à travers les siècles, ait eu son importance. Or, quand vous rencontrez les penseurs anarchistes, vous découvrez une toute autre histoire. Vous découvrez, pour commencer, que l'anarchie ce n'est pas le bordel. L'anarchie a des règles. Elles ne sont pas imposées mais partagées. Cette idée du partage, qui m'a immédiatement séduit, est ce à quoi je crois le plus au monde. Et puis encore, dans l'anarchie, on ne respecte que ce qu'on veut voir respecté et pas ce qu'on vous dit de respecter. Une des coqueluches du moment consiste à dire que les écoles vont mal et qu'on ne sait plus éduquer les enfants. Il existe pourtant deux écoles de tendance anarchiste, Freinet et Montessori (que j'évoquais précédemment), qui n'ont pas de règles imposées. Pour le dire vite, les élèves ne vivent pas ces règles comme leur étant imposées. Ils les partagent, ils les inventent. Dans la construction de la société, c'est la même chose qui se passe avec l'anarchisme.

J. G. : *Parmi ces lectures, y a-t-il un penseur anarchiste qui a compté plus que d'autres ?*

P. B. : Max Stirner ! Je l'aime profondément. Il n'a écrit qu'un livre. Fondamental, essentiel dans ma vie. C'est *L'Unique et sa propriété*. Chez mes parents se trouvait une revue inspirée de cet ouvrage. Elle était éditée par E. Armand – E comme Émile ou Étienne, je ne sais pas, il n'a jamais voulu le dire. Dans cette revue, j'ai lu cette phrase de Stirner : « Il n'y a pas de liberté, il n'y a que des hommes libres. » Elle ne m'a plus jamais quitté. Si cela fait plus de soixante-dix ans qu'elle me poursuit c'est parce qu'elle m'empêche d'être marxiste. Des années plus tard,

m'aventurant du côté de Hegel, j'ai compris ce qui l'avait opposé à Stirner. Stirner avait fait partie, avec Feuerbach, Richter et d'autres, de ce qu'on appelait la gauche hégélienne. Mais lorsque Hegel avançait en brandissant une oriflamme où il était écrit « l'Esprit » (*der Geist*), Stirner, pour sa part, tenait une oriflamme où on lisait « l'Homme ». Toute la différence est là. L'esprit d'un côté et l'homme de l'autre. C'est ce qui a conforté, toute ma vie, mon esprit antireligieux. Alors que Hegel brandissait l'État (et quel État !), Stirner brandissait l'homme. Pour lui, tout repose sur l'homme. Seul compte l'homme. Cela signifie que, quoi qu'on lui dise, de quelque manière qu'on le traite, l'homme reste un homme. Stirner dit l'essentiel lorsqu'il affirme : « Vous pouvez faire d'un homme ce que vous voulez, il restera un homme. C'est pour lui qu'il faut lutter. » Cet homme peut tout s'approprier, c'est le sens du « et sa propriété » qu'on trouve dans le titre du livre. Pour Stirner, les hommes ne sont pas des moutons qui se rassemblent (je ne dis pas ça de manière péjorative). Ce sont des individus différents. Chaque homme a droit à tout. Ce n'est pas pour autant quelqu'un qui néglige les autres. Mais il est unique en soi. Prétendre l'inverse parce qu'il se fond dans la masse, comme l'affirme Marx, est faux. Stirner a marqué la rupture avec les autres théoriciens qui voulaient construire un modèle de relation sociale et travailler ainsi à la construction d'un État. On pourrait objecter qu'il méconnaît volontairement les relations sociales. N'étant pas aveugle, je vois clairement ce qu'il y a d'égoïste là-dedans. Mais cette théorie amène à une conception singulière de l'individualisme anarchiste. Stirner était un individualiste anarchiste. C'est très important de le rappeler, car il faut prendre conscience que c'est en voulant lui répondre et en étant contre lui que

Marx, convaincu des bienfaits du collectivisme, a écrit *Le Capital*.

J. G. : *Donc quand Marx écrit Le Capital, d'une certaine manière, il doit sa propre philosophie à la pensée de Stirner ?*

P. B. : Peut-être, peut-être pas. En tout cas il ne pouvait évidemment pas accepter Stirner parce qu'il était l'homme de l'individualisme, et rien n'est plus opposé au collectivisme que l'individualisme (et vice versa). Collectivisme contre unicité, ça ne peut pas marcher. J'ai toujours eu pour les communistes une espèce de tendresse. Je ne parle pas des penseurs communistes mais des communistes de base. Et même si les régimes communistes ont tous, sans exception, fini en dictature, je ne confonds pas le fascisme et le communisme. Je ne confonds pas des idées qui portent en elles, consubstantiellement, le fascisme et se terminent en dictature avec le communisme lorsqu'il suit pourtant le même trajet. Alors il faut se poser la question. Pourquoi ? Pourquoi, alors qu'il n'y a pas trace de fascisme dans sa pensée, le communisme aboutit-il à la dictature ? S'il y aboutit, que ce soit chez Fidel Castro, chez Staline ou chez Kim Jong-un, c'est parce qu'il le permet justement à cause de ce collectivisme qui fait qu'on se donne un chef. Chez Stirner, on récuse le chef. Il ne peut pas y en avoir. La flambée romantique et enthousiaste autour de la guerre d'Espagne découlait de ce principe. Deux régions, Aragon et la Catalogne, ont vécu dans un système anarchiste (qui, au demeurant, n'a pas duré). Mais tout de même, la Catalogne a supprimé l'argent et institué le troc. La tentative était allée très loin. D'ailleurs, les révolutions romantiques comme Mai-68 étaient elles aussi de même nature.

« Il est interdit d'interdire » : c'est une phrase d'anarchiste. À l'époque, pourtant, je n'étais pas dupe et je savais très bien, en 68, que tous ces jeunes gens finiraient sur l'autoroute de l'Ouest dans la quatre-chevaux de leur père. Ce qui s'est passé.

J. G. : *Mais est-ce que cette révolution que Marx appelait de ses vœux a été réellement mise en place dans les pays communistes ? Les communistes ne se sont-ils pas, en réalité, arrêtés au milieu du gué en opérant une déviance par rapport aux préconisations marxistes ?*

P. B. : Sans doute. Mais toutes les révolutions s'arrêtent au milieu du gué. À commencer par la Révolution française. On a fait les assemblées du tiers état et puis la bourgeoisie a tout récupéré. C'est toujours la même histoire.

J. G. : *Donc les révolutions des Printemps arabes étaient elles aussi vouées à l'échec ?*

P. B. : Les révolutions des Printemps arabes, il faut en parler. Elles contiennent en elles un poison mortel qui les empêche d'exister et, pire, les condamne à ne pas exister. Ce poison, c'est le Coran. D'ailleurs vous noterez que les Américains, vivant dans le plus grand pays démocratique du monde, n'ont pas davantage osé s'attaquer au problème religieux. Ils se moquent des Arabes mais le président des États-Unis continue de jurer sur la Bible « *In God we trust* » ! Pour ma part, je suis toujours étonné devant ces gens pourtant riches de grandes expériences politiques qui croient (je simplifie, évidemment) qu'on chasse un dictateur pendant un mois, puis le mois suivant on installe un soi-disant

démocrate, puis le mois d'après on organise des élections libres, enfin, dans la foulée, on est devenu une démocratie, et alors tout va très bien... Je voudrais rappeler que si on prend le cas de la France, sans remonter aux Lumières, sans aller plus loin que la Révolution, nous avons eu un empire, trois restaurations, une vague petite république, puis un second empire, un troisième empire. Quand, enfin, est arrivée une date essentielle pour la France et les libertés, 1905.

J. G. : *Séparation de l'Église et de l'État ?*

P. B. : Oui. Séparation de l'Église et de l'État. De ce jour-là, mais pas avant, nous pouvons dire que nous vivons dans un pays démocratique. J'ai l'habitude d'expliquer cela, au Maroc, devant des femmes qui partagent mon avis mais qui n'osent pas le dire. Et si je défends le roi du Maroc, Mohammed VI, c'est que je sais qu'il voudrait aller plus loin sur beaucoup de sujets de société mais qu'il ne le peut pas. Certes il n'y a pas de pape au Maroc mais il y a plusieurs religions musulmanes, les Chiïtes, les Sunnites, etc. Tant qu'elles seront là, pesant de tout leur poids, le pouvoir politique sera impuissant.

J. G. : *Faudra-t-il au pouvoir politique marocain le temps qu'a mis la France à accoucher de cette séparation Église-État pour pouvoir s'affranchir, à son tour, de la loi coranique dans les affaires du royaume ?*

P. B. : Oui. Je séjourne souvent au Maroc. Je suis frappé du respect des cinq prières par jour, du respect du ramadan ou du sacrifice du mouton. Chez nous, la pratique religieuse

est tombée en désuétude. Une petite frange de pratiquants fervents existe mais on célèbre surtout la religion lors des mariages et des enterrements.

J. G. : *Et là, vous ne parlez pas juste des intégristes ?*

P. B. : Je parle de gens qui ne sont en aucun cas intégristes mais qui n'envisagent pas du tout la vie autrement.

J. G. : *De ce point de vue, les femmes sont-elles identiques aux hommes ? N'y a-t-il pas chez elles un désir d'émancipation ?*

P. B. : Il faut se méfier du regard que nous posons, nous les Occidentaux, sur les femmes marocaines. Nous disons un peu trop facilement qu'elles sont maintenues en cage (rappelons au passage qu'au Maroc il n'y a pas de niqab.) Mais beaucoup de femmes marocaines portent le voile parce qu'elles le veulent. Sans doute est-ce parce qu'elles n'ont pas réfléchi ou parce qu'on le leur a tellement seriné qu'elles finissent par le vouloir. Pour débarrasser les Arabes d'où que ce soit, et surtout du Maghreb, de ces habitudes-là et de leurs convictions, il faudra du temps.

J. G. : *Vous n'êtes pas très optimiste...*

P. B. : Non, mais je suis optimiste sur le fait qu'il y aura peut-être des chefs d'État ici ou là qui, tout en respectant les habitudes religieuses, prendront, un jour, un peu de distance avec elles.

PHILOSOPHIE

JOËLLE GAYOT : *Vous êtes un grand lecteur de philosophie. La pratique de la philosophie fonctionne-t-elle pour vous par capillarité ?*

PIERRE BERGÉ : Oui. Une philosophie amène à une autre philosophie. On ricoche de philosophe en philosophe, et, sur ce chemin, il y a des gens qui vous aident à avancer. Ils vous prennent par la main et vous guident. Ça a été le cas pour moi avec un écrivain qui a mal fini car il a terminé dans la collaboration, même s'il ne s'agissait pas de la collaboration active. Il s'appelait Félicien Challaye. Il a écrit deux très bons essais pour les adolescents : la *Petite Histoire des grandes religions* et la *Petite Histoire des grandes philosophies*. Bien plus tard, Edgar Morin, pour qui j'ai une immense admiration, a réitéré pratiquement le même geste en publiant *Mes philosophes*. Le principe est identique, c'est un court ouvrage qui reprend les philosophes, à cette différence près qu'Edgar Morin cite Walter Benjamin et sait qui est Jean-Paul Sartre, quand Challaye, bien sûr, à son époque, ne les connaissait pas.

J. G. : *Comment avez-vous circulé dans la lecture des philosophes ?*

P. B. : On ne sait pas comment on circule, mais on circule si on aime les idées, si on croit que les mots ne sont pas là uniquement pour dire « bobo, malade, j'ai faim », mais aussi et surtout pour aider à penser. Penser, et autre chose bien sûr ! Je suis bien trop amateur de poésie et de littérature pour dire des mots qu'ils ne sont là que pour penser. Mais enfin, notre supériorité sur les autres animaux qui vivent sur la Terre, c'est que nous avons des mots et nous pouvons penser. Et nous pensons depuis Aristote. Et puis, bien avant Bernard-Henri Lévy, Jean-Paul Sartre a mis la philosophie à la mode, si j'ose coller ensemble deux mots qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre : mode et philosophie.

J. G. : *Sartre avait cette phrase incroyable qui me fait penser à vous : « Je suis un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »*

P. B. : Sartre, c'est considérable. Pas comme Camus que je n'apprécie pas et avec qui les gens le confondent toujours. J'ai un peu connu Sartre. Je l'ai rencontré à la fin des années 40, lorsque je suis arrivé à Paris et me suis engagé aux côtés de Garry Davis. Il manifestait avec nous. À l'époque, j'ai occupé un Vél'd'hiv plein à craquer avec lui et Simone de Beauvoir. C'était formidable de le voir auprès de nous. J'ai beaucoup de tendresse pour lui. Victor Riemer, ce professeur d'allemand que nous avons partagé à des décennies d'intervalle, me parlait souvent de lui. Il m'a fait lire *Le Mur* et *La Nausée*.

J. G. : *Vous avez l'habitude de dire de Sartre qu'il s'est trompé sur beaucoup de choses mais pas sur lui-même. C'est-à-dire ?*

P. B. : C'est-à-dire qu'il a, par exemple, fait erreur en soutenant Fidel Castro. Mais il a su construire son personnage. Il ne s'est pas trompé sur le rôle qu'il devait jouer. Et même s'il est allé à Cuba, chez Castro, je dirais que là était sa place. C'était sa place de se tromper. La différence entre Sartre et bien d'autres philosophes, c'est que ces autres philosophes disent qu'ils s'engagent alors qu'on voit bien que c'est faux. Ils mettent juste le bout du pied dans l'eau pour voir si elle est froide. Et ce, même s'ils font des films...

J. G. : *Bien sûr vous ne citez personne...*

P. B. : Je ne cite personne... Chez Sartre, l'engagement était total.

J. G. : *Où est la différence pour vous ?*

P. B. : Tout simplement dans le fait de payer cash. C'est énorme.

J. G. : *Qu'est-ce qu'un philosophe ?*

P. B. : Un philosophe c'est quelqu'un qui construit un système. Il ne lui suffit pas de dire des choses sur la vie et la mort, ou la vie et la ville. Le dernier grand philosophe a été Jacques Derrida. Ce qu'il écrit est remarquable et,

contrairement à ce qu'on suppose, pas si difficile à appréhender.

J. G. : *Mais pour les néophytes, les philosophes peuvent paraître très compliqués à approcher...*

P. B. : C'est à cause du jargon.

J. G. : *Et aussi des concepts qui sont difficiles à assimiler ?*

P. B. : Moins qu'on ne le dit. C'est surtout à cause du jargon.

J. G. : *Ce n'est tout de même pas à la portée de tout le monde de lire Hegel, comme vous l'avez vous-même lu !*

P. B. : Non, effectivement. Mais c'est à la portée de tout le monde de lire Nietzsche.

Lorsqu'on lit la philosophie, on n'a pas besoin d'être agrégé pour se familiariser peu à peu avec le jargon. Il faut l'appivoiser. En réalité, ce qui empêche l'accès à la philosophie vient d'ailleurs : nous sommes entrés dans une ère où les gens, qu'ils le veuillent ou non, seront de plus en plus informés et de moins en moins cultivés. Tout est mis en place pour aboutir à cette dichotomie. Même si je préfère demain à hier, je suis navré de constater que l'arrivée des moyens technologiques et techniques produit une réelle distance entre culture et information. Autrefois quand, dans une conversation, quelqu'un entendait le nom de Schopenhauer, il le notait sur un bout de papier ou le gardait dans un coin de sa tête et puis, s'il le voulait, il cherchait dans les livres qui était Schopenhauer. Le fait de

PIERRE BERGÉ

La nuit va bientôt tomber

suivi de

L'encre, c'est le sang

Je suis né le 14 novembre 1930 dans une école, à Arceau, sur l'île d'Oléron. J'ai vécu dans cette école jusqu'à l'âge de neuf ans. Je me demande si elle existe encore. Le dimanche, la cour nous appartenait. Ma mère a été mon institutrice. Je suis resté un an dans sa classe et ce n'est pas un bon souvenir. Elle se croyait obligée d'être plus sévère avec moi puisque j'étais son fils. Mais c'était une bonne enseignante, comme me l'ont assuré certains de ses élèves que j'ai revus depuis.

Pendant près d'un an, Pierre Bergé s'est confié à Joëlle Gayot. Parce que la parole s'envole mais que les écrits restent, ils ont décidé de faire ce livre. On y voit Pierre Bergé enfant d'anarchistes, défenseur de la cause homosexuelle, mémoire d'Yves Saint Laurent, grand mécène, mélomane averti, esthète collectionneur, homme d'affaires pacifiste, viscéralement de gauche et contre tous les conformismes.

Ces entretiens sont prolongés par des conversations entre Pierre Bergé et Laure Adler, qui nous font découvrir un autre visage de cet homme à part, notamment ses goûts littéraires, de Louise Labé à Julian Barnes en passant par Villon, Marot, Flaubert, Proust, Stendhal, Rimbaud, Apollinaire, Genet, Giono, Jelinek, Coetzee, Roth.



L'encre, c'est le sang
Pierre Bergé

Cette édition électronique du livre
L'encre, c'est le sang de Pierre Bergé
a été réalisée le 9 octobre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072755545 – Numéro d'édition : 325353).
Code Sodis : N92556 – ISBN : 9782072755552.
Numéro d'édition : 325354.